

Proposition d'un projet de livre photographique

# ENOIKIAZETAI

## Grèce : pays à louer



Un projet éditorial  
de  
Benjamin Genissel

---

65, rue Marx Dormoy 75018 Paris  
06 69 01 12 74  
[benjamin.genissel@laposte.net](mailto:benjamin.genissel@laposte.net)  
[www.benjamin-genissel.com](http://www.benjamin-genissel.com)

## Avant-propos

- 9 photos de cette série ont été publiées sur le facebook de la revue Camera le 3 mars 2019.

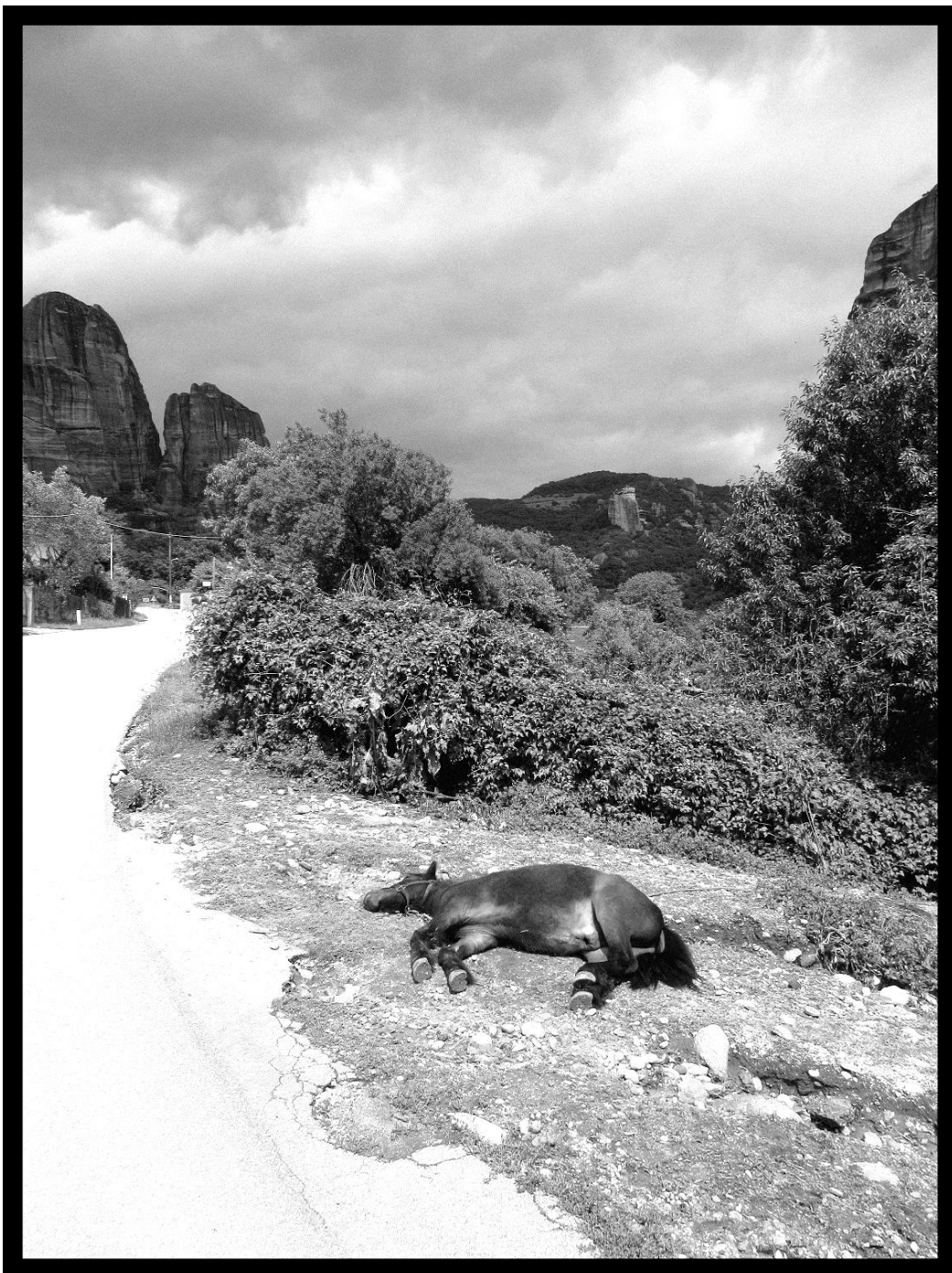
# camera

- Une partie de cette série photographique (13 tirages) a été exposée au bar culturel Le 61, au 3, rue de l'Oise, 75019 Paris du 1 au 12 octobre 2019 sous le titre *Enoikiazetai, retour sur dix ans de crise grecque*. Dans le cadre de cette exposition s'est tenue une table-ronde sur les 10 ans de la crise grecque (avec Sophia Mappa, Pierre Khalfa, Michel Volkovitch) le 1 octobre, ainsi qu'une projection de *Aube dorée : une affaire personnelle* de Angélique Kourounis le 8 octobre.  
En partenariat avec La fondation Copernic et le Blog documentaire.



## Sommaire

Présentation du projet.....	4
La crise grecque, dix ans après.....	8
Présentation du photographe .....	9
Proposition d'une mise en page du livre .....	11
1 <sup>er</sup> texte.....	14
2 <sup>ème</sup> texte .....	16





## Présentation du projet

---

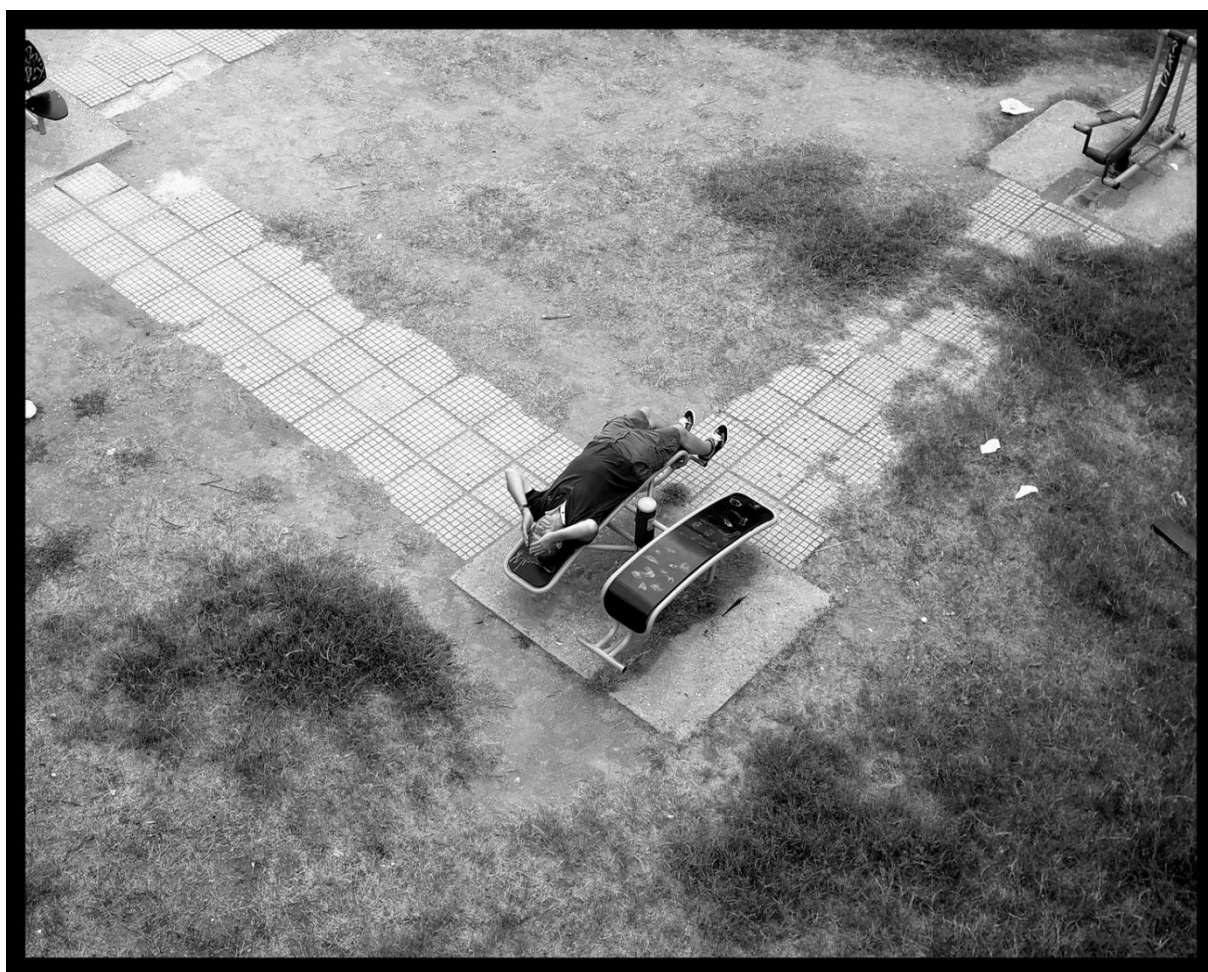
**Résumé.** *Enoikiazetai* : Grèce, pays à louer est une série photographique sur la crise grecque – ou plus précisément sur la perception qu'un étranger, depuis longtemps fasciné par la Grèce et pratiquant la photographie, a pu avoir de la situation économique et sociale de ce pays en trois séjours (mai 2015, mai 2016 et septembre 2018).

**Choix de ce titre.** Depuis 2009, « Enoikiazetai » est certainement le mot le plus courant en Grèce. Il signifie « à louer ». Il s'affiche sur les vitrines et les portes d'innombrables magasins, boutiques et centres commerciaux. Locaux vides, établissements fermés, lieux à l'abandon, tous rendent visible ce terme qui finit par devenir si courant qu'il s'imprègne dans l'esprit du voyageur pour ne plus le quitter. Nommer ce projet par ce mot est bien sûr symbolique à l'échelle du pays tout entier : les nombreuses boutiques vides cherchant repreneurs rappellent les privatisations de biens nationaux et publics que l'État grec a consentis dans le vain espoir de se désendetter.

**Contexte de cette proposition.** En avril 2020, cela fera dix ans que l'État grec a officiellement demandé des prêts exceptionnels à l'Union européenne et au FMI. Par ailleurs, des signes indiquent aujourd'hui que la crise s'atténue. Des élections législatives en Grèce ont eu lieu récemment, faisant revenir au pouvoir la droite conservatrice et économiquement libérale. Cette année est donc une année charnière pour ce pays. 10 ans, c'est une décennie, un chiffre rond. Cela peut être l'occasion de faire le point, d'établir une sorte de bilan rétrospectif de cette crise majeure.



**Origine du projet.** Cette sélection subjective de photographies prises dans différentes régions grecques, mais surtout à Athènes, se veut en phase avec la manière dont j'ai reçu les méfaits évidents de la dépression économique que vit la Grèce depuis 2009 (année de l'éclatement de la crise), c'est à dire mal. Je les ai effectivement mal vécus, ces méfaits. Et si ce fut le cas, si je n'ai pas du tout été indifférent aux innombrables conséquences de l'austérité dont les traces se voyaient partout, c'est parce que j'avais connu une fois la Grèce d'avant. Celle d'avant la crise. En 2000, âgé de dix-huit ans, j'avais effectué là-bas, en jeune routard, le premier long voyage de ma vie. Les souvenirs que j'en avais conservés se sont superposés à ce que j'ai pu revoir partout sur place en y retournant pour la seconde fois en 2015, et la différence m'a semblé si grande qu'il me fut impossible de ne pas recevoir de plein fouet la dure réalité du présent. Le terme *Enoikiazetai* était donc visible en tout lieu, tellement inévitable qu'il a fini par devenir obsédant. Mais c'est surtout l'attitude des Grecs eux-mêmes qui m'a le plus marqué. C'est l'expression qu'affichait leur visage qui m'a durement frappé. Ce que j'ai vu chez la plupart des gens tenait de la tristesse, de la dépression. Les dos me semblaient voûtés, les dispositions lasses, les sourires difficiles à s'épanouir. Quinze ans plus tôt, la population grecque ne m'avait vraiment pas laissé une impression aussi chancelante. C'est exactement dans cette perception que s'est nichée l'origine de ce projet photographique. J'ai essayé de saisir cela pendant ce voyage, puis j'ai poursuivi ce même travail lors des deux autres séjours que j'ai effectués sur place.



## Esthétique et forme du projet

---

**Résultat esthétique.** Cette proposition est constituée d'une collection d'un peu plus de 50 photographies. Toutes ont été captées spontanément, sur le vif, dans un style relevant de la *streetphotography*. La plupart montre des gens ou des animaux dans des postures ou dans des situations qui tiennent de la mélancolie, de l'infirmité, de l'anxiété, du malaise, de la fatigue, parfois de l'absurdité. Sur quelques-unes, le lien avec la crise économique est évident (SDF, présence du panneau *Enoikiazetai*), mais il est le plus souvent suggéré ou symboliquement montré. Avec cette série, l'idée générale est de diffuser une impression troublée, voire une atmosphère crispée. Le fait que les photographies soient en noir et blanc résulte d'une décision qui fut prise dès le premier séjour, en 2015, afin que leur esthétique soit pleinement en accord avec la tristesse ressentie. Mon objectif principal est de transmettre à celui ou celle qui regardera mes photographies le sentiment qu'en Grèce, « quelque chose ne tourne pas rond », et que ce « quelque chose » est dû à la crise économique.

Ces instantanés sont accompagnés d'une mosaïque d'un grand nombre d'images où le mot *Enoikiazetai* est omniprésent. Comme une façon d'entourer les photographies du foisonnement visuel et obsédant de ce terme inévitable.

**Textes d'accompagnement.** Je souhaite que cette collection photographique existe aussi sous la forme d'un livre, en plus de son exposition en octobre 2019 à Paris. Cela permettrait d'ajouter du texte aux images afin d'éclairer et de contextualiser ces dernières.

- La préface pourrait être signée de Jacques Littauer, journaliste économique à Charlie Hebdo. Je l'ai rencontré, il apprécie mon projet. Il écrira une préface en cas de publication.
- Le second texte, que j'ai écrit, donne davantage d'informations sur ma relation à la crise grecque. C'est une sorte de « making-of » hybride, à la manière d'une note d'intention qui mélangerait les genres et les styles : le récit autobiographique, le journal de voyage, des notes de réflexion.
- Le dernier texte est un article écrit par Sophia Mappa, intellectuelle franco-grecque, et publié en 2012 dans la revue *Le Débat*. C'est, selon moi, ce qui a été écrit en français de plus juste, de plus sérieux et de plus profond sur les origines de la crise grecque – comme sur les mauvaises réponses apportées par l'Union européenne pour tenter de la résoudre. Sophia Mappa est d'accord pour voir son article republié. Marcel Gaucher, directeur de publication du *Débat*, m'a donné son autorisation pour rééditer cet article au sein d'un livre.



**Forme du livre.** Cette proposition peut tout-à-fait s'adapter à votre ligne éditoriale, à votre conception du livre photographique. N'ayant jamais publié ce type d'ouvrage, je suis d'ailleurs en demande d'une telle coopération pour donner le meilleur accueil formel possible au contenu que je propose ici.

De mon simple point de vue, mes envies éditoriales m'amèneraient vers une maquette assez sobre, dans un format poche (13 x 19 cm environ), où chaque photographie aurait la même taille et où chaque double page serait construite sur le même modèle : sur la page de gauche, la légende, et sur la page de droite, l'image. La préface et un court texte seraient placés avant la série photographique et les deux textes plus longs seraient à lire à la suite des photos. Vous trouverez donc ci-dessous quelques pages de cette proposition de maquette puis les deux accompagnements textuels.

(Proposition d'une couverture)

# ENOIKIAZETAI

Grèce : pays à louer



**Benjamin Genissel**

## La crise grecque, dix ans après

---

***Après huit ans de tutelle financière, Athènes a recouvré son autonomie. Mais il n'y a pas grand monde pour croire que la Grèce pourra tenir des objectifs qui la condamnent, de fait, à une austérité prolongée***

Le Monde, le 30 août 2018

Depuis 2009, la Grèce connaît **une crise majeure**. Aujourd'hui, certaines données économiques montrent que la situation là-bas serait en voie de s'améliorer. Sur place, il est vrai que l'atmosphère semble moins pesante, comme j'ai pu le constater en septembre 2018. La crise est malheureusement toujours marquée. Le peuple grec continue de souffrir de l'austérité et d'une économie toujours aussi peu productive.

Quelques chiffres récents (AFP, Le Monde, Libération, Le Temps) sur la situation actuelle en Grèce :

- **Les points positifs**

- Le tourisme va mieux : 32 millions de visiteurs en 2018, soit 15% de plus qu'en 2016
- Depuis l'année dernière, et pour la première fois depuis 2009, l'État grec a pu emprunter de l'argent sur les marchés financiers
- Les exportations sont en hausse : ils sont passés de 45 milliards d'euros en 2009 à 66 milliards en 2019
- Excédent budgétaire primaire en hausse [*le solde entre les recettes et les dépenses avant le paiement des intérêts de la dette*] : environ 2 % du PIB [*seuls les créanciers bénéficient donc de cet argent*]
- En 5 ans, le montant de l'évasion fiscale a été divisé par deux

- **Les points négatifs**

- La Grèce est sorti fin août 2018 de la tutelle de la Troïka (BCE, FMI, Union Européenne), qui lui versait des aides financières, mais va rester *sous contrôle* : le pays n'est donc toujours pas *indépendant*.
- Le salaire minimum est de 586 euros (il était de 751 euros en 2008)
- L'État a mis en place la vente aux enchères par internet des biens (logements la plupart du temps) des Grecs insolvable
- La dette s'élève à 178 % du PIB
- Le chômage, toujours le pire de la zone Euro, est autour de 16,9 %
- 35 % de la population vit sous le seuil de pauvreté et 40 % des ménages repoussent leurs visites chez le médecin pour raisons financières
- Plus de 350 000 jeunes grecs diplômés se sont exilés entre janvier 2008 et juin 2016
- Entre 2 et 3 millions de travailleurs seraient sans couverture sociale
- Plusieurs entreprises publiques ont été privatisées (Vente d'une partie du port de containers du Pirée, en 2016, au chinois Cosco et vente au consortium allemand Fraport AG-Slntel Ltd de 14 aéroports régionaux en avril 2017)
- En septembre 2019, 47 % des emplois créés étaient des contrats à mi-temps. Un travailleur sur cinq n'est pas déclaré du tout.



## Présentation du photographe

---

Benjamin Genissel est photographe, vidéaste et auteur. Il s'est intéressé à différents sujets à travers ses œuvres : l'immersion dans les villes ; la filiation ; les rencontres interculturelles : le voyage et la photographie ; l'équilibre entre Ailleurs et Ici ; l'attrance pour l'eau ; les ponts entre image et écriture.

Diplômé en Arts du spectacle et en Cinéma documentaire, il a réalisé plusieurs films sélectionnés dans des festivals en France et à l'étranger. Il pratique la photographie depuis ses 20 ans mais a accentué son travail dans ce domaine en 2006. Il a voyagé en Asie, en Afrique, en Amérique du nord, et a ramené de ses séjours de nombreuses images. Son propre pays est également une source d'inspiration. La Grèce aussi, donc.

La liste de ses expositions et des projections de ses films est en ligne [ici](#).

Ses réalisations comme les reportages qui lui ont été consacrés sont à cette [adresse](#).

Benjamin Genissel écrit également des textes sur le cinéma documentaire. Ces derniers se retrouvent [ici](#). Il a publié un court essai en forme de journal sur la série documentaire de Louis Malle, *L'Inde fantôme : réflexions sur un voyage* (1969), dont le titre est *Un Français, en Inde, en 1968* (Le Blog documentaire éditions, 2016).

Événements auxquels Benjamin Genissel a participé:

- Le Mois du film documentaire en 2008 / Le Printemps des poètes en 2011 / Le off des Rencontres photographiques du 10ème arrondissement de Paris en 2011 / Dak'art off pour la Biennale d'art contemporain de Dakar en 2012 / Le Mois de la photo off en 2012 / Tandem Paris- Dakar 2013 / Le off des Rencontres photographiques du 10ème arrondissement de Paris 2013 / Le off des Rencontres photographiques du 10<sup>ème</sup> arrondissement de Paris 2015 / La tournée de l'exposition collective « Utopies fluviales : prologue » / Le Mois de la photo Off en 2019
- Le festival de courts métrages *Silhouette* (Paris, août 2018) et le festival FIDE (Paris, mars 2019) : en qualité de juré pour le Prix documentaire

---

**www.benjaminengenissel.fr**  
**benjamin.genissel@laposte.net**  
**06 69 01 12 74**  
**01 43 55 45 28**

## Présentation des contributeurs

---

### **Sophia Mappa**

Ancienne directrice du Forum de Delphes, elle est psychanalyste et consultante internationale. Elle a été professeure associée et chercheur au LIPHA, laboratoire de recherche à l'Université Paris Est Créteil. Elle mène des travaux sur les relations internationales. Elle a notamment publié deux articles sur la crise grecque dans la revue *Le Débat* : « Pourquoi l'Europe ne comprend pas la crise grecque » (2012) et « Grèce : le choc et l'éveil » (2015). Son dernier ouvrage s'intitule *Le changement social : la cité grecque interpelle les politiques occidentales* (Harmattan, 2018)

Plus de précisions sur son parcours et ses publications :  
<http://www.sophiamappa.com/p/formation-et-titres.html>

### **Jacques Littauer**

C'est le successeur de Bernard Maris au sein de la rédaction de *Charlie Hebdo*. Il a commencé à écrire pour ce journal au cours de l'année 2015. Réagissant à l'actualité économique, il défend une vision proche des idées de Karl Polanyi, mettant en avant la régulation, l'investissement public et l'écologie contre le libéralisme, la loi du marché et l'exploitation des ressources naturelles. Il a notamment écrit un article sur la crise grecque en mai 2016, Grèce, l'arnaque du siècle.

À titre personnel, la lecture des articles de Jacques Littauer a coïncidé avec l'époque où je me suis mis plus sérieusement à lire la littérature liée à la crise grecque. Il est évident que ma façon de comprendre la situation là-bas a été positivement influencée par ses textes.

Plus de précisions sur son rôle à *Charlie Hebdo* :  
<https://charliehebdo.fr/2018/01/societe/sur-les-epaules-de-bernard/>

## Proposition d'une mise en page du livre

Pour voir l'intégralité de la maquette proposée c'est [ici](#).



# ENOIKIAZETAI

Grèce : pays à louer

Photographies et textes  
Benjamin Genissel

Préface  
Jacques Littauer

Suivi de  
« Pourquoi l'Europe ne comprend pas la  
crise grecque »  
de Sophia Mappa  
Article publié dans la revue *Le débat* n°171 (2012)

XXXXXX

Du même auteur

*Un Français, en Inde, en 1968 : journal du visionnage d'une série documentaire, L'Inde fantôme (1969) de Louis Malle*, Paris, Le Blog documentaire éditions, 2016

*Inoikiazetai.*

Depuis 2009, c'est certainement le mot le plus courant en Grèce. Il signifie « à louer » ou « à céder ». Il s'affiche sur les vitrines et les portes d'un grand nombre de magasins, de boutiques et de centres commerciaux. Locaux vides, établissements fermés, lieux à l'abandon, tous rendent visible ce terme qui finit par devenir si courant qu'il s'imprègne dans l'esprit du voyageur pour ne plus le quitter. Ce livre se veut un témoignage de cette terrible imprégnation.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX  
XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX  
XXXXX  
XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX  
XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX  
XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

1

2



Athènes. Mai 2015

3



4

Athènes. Mai 2015

5



6

Athènes. Mai 2015

7



8

Athènes. Mai 2015

9



10

## 1<sup>er</sup> texte

---

### ***Courte odyssée au cœur de la crise grecque d'un non-spécialiste en économie***

En juin 2000, à l'âge de 18 ans, je découvre la Grèce. Le voyage se déroule sur un mois. Un tour du Péloponnèse est effectué, une boucle de Patras à Patras.

En mai 2015, je retourne en Grèce. J'y vais pour la mythologie grecque, mais c'est la réalité du présent qui me saute au visage.

Depuis 2005, depuis ma lecture du roman de Jean Giono, *Naissance de l'Odyssée*, j'ai l'(immodeste) ambition d'écrire un jour un roman basé sur des personnages d'Homère. Projet en perpétuelle élaboration, alimenté de-ci de-là selon mes lectures, avançant au gré de l'évolution de l'existence et en fonction de voyages et autres projets (littéraires, photographiques, cinématographiques). Pendant dix ans, le projet a grandi et à l'hiver 2015, je me suis dit qu'il était temps de passer quelques jours à Ithaque. Voir de mes propres yeux l'île supposée des personnages homériques : prendre des notes et filmer. Être sur place, fouler ce territoire, appréhender sa topographie. Emmagasiner le plus de sensations et de panoramas possibles.

Entre les deux voyages, j'avais très peu suivi ce que l'on appelle la « crise grecque » : l'expression semblait presque abstraite. Depuis son déclenchement en 2009, je tombais parfois sur des articles, sur des reportages ou sur des

émissions abordant le sujet, mais jamais je ne m'étais vraiment « penché » dessus afin de comprendre réellement ce que l'expression recouvrait. La Grèce restait surtout pour moi associée aux souvenirs de mon premier séjour et à la façon dont je souhaitais m'approprier ses mythes antiques. D'autres endroits dans le monde m'avaient alors happé (l'Asie en premier lieu).

*[...] Dès la traversée de l'aéroport vers la gare, je réalise que je cherche du regard les signes de la crise économique. Des bureaux d'information touristique fermés, des lieux abandonnés, des activités éteintes, des graffitis de hargne, des yeux fatigués, désabusés par les difficultés d'un pays dont l'État cherche à faire des économies à tout prix – au sacrifice du bien-être de sa population et de l'investissement public. Je suis venu ici pour le lointain passé grec, et pourtant je scrute partout l'expression d'un présent douloureux. Je sais que je suis influencé par un court film de Pierre Carles que j'ai visionné récemment, intitulé J'ai mal à la dette, dans lequel une économiste expliquait quelles étaient les différentes régressions sociales qui avaient cours en Grèce (tous les méfaits pour la population des coupes budgétaires du gouvernement, comme du peu d'activité économique), la réapparition de maladies qui avaient été éradiquées, ou le fait de renier sur les dépenses de santé, entre autre. Elle en était même à dire que la Grèce était en train de se « tiers-mondiser ». Le terme était si fort que je l'ai gardé à l'esprit et que c'est accompagné par lui que je « lis » visuellement ce qui m'entoure depuis mon arrivée. Les devantures vides, les fenêtres cassées, les bâtiments désertés, le matériel hors d'usage, les signes du Système D, les clochards, les personnes désœuvrées, l'absence de sourires dans la rue, les*



*terrains vagues, l'impression de tristesse, de désolation, c'est – malgré moi – ce sur quoi mes yeux se posent. Et c'est ce vers quoi le viseur de mon appareil-photo va traîner. J'ai bien conscience que c'est une vision partielle, sombre, de ce que je vois, de ce que je traverse, mais je n'arrive pas encore à en voir le côté lumineux, dynamique. Je me suis même surpris à concevoir le projet d'une série photo reflétant cette douloureuse lecture. C'est certainement injuste de ne voir que cet aspect-là. Mais c'est ce qui me saute aux yeux. À Patras aussi, l'expression de la crise est visible. On est hors-saison mais il semble n'y avoir que très peu de touristes. Les agences de voyage paraissent désertes. Je suis entré, sous la pluie, dans l'une d'entre elles – caniche somnolant sur le pas de la porte. J'y apprendis que le prochain départ pour Ithaque en ferry n'est pas pour le lendemain, mais pour le surlendemain ! Selon mon guide de 2014, une ligne maritime effectuait le trajet chaque jour pour les Ioniennes. Mais, crise oblige donc, ce n'est plus le cas. La ligne est plus irrégulière. Existe-t-il une autre façon d'arriver à Ithaque, demain ? L'employée au caniche me donne le nom d'une autre ville mais sans chercher les horaires dans son ordinateur (crise oblige à nouveau, elle m'assure ne pas y avoir accès). Il continue de pleuvoir.*

Extrait de mon journal de voyage en Grèce (Mai 2015)

Il m'a semblé, avec tout le doute qu'il est permis d'avoir sur ce qu'avait conservé la mémoire du jeune homme de 18 ans que j'avais été, qu'à l'époque de mon premier voyage, la Grèce n'était pas comme ça. J'avais trouvé alors, certes, que les « choses ici n'étaient pas aussi modernes qu'en France », mais ce n'était qu'une vague impression, un semblant d'intuition. Non, Patras en 2000 ne m'avait pas paru aussi désolée qu'en 2015, ne m'avait pas paru aussi mal en point.

Les jours suivants ont confirmé ces premières comparaisons. Même accaparé par mon projet initial, sur l'île d'Ulysse, quelques discussions en passant avec des insulaires permettaient de saisir à quel point la crise était sur toutes les lèvres. Très rapidement, la conversation abordait le sujet, comme si parler d'autre chose semblait hors-propos. Les quelques journées supplémentaires passées sur le continent n'ont fait que renforcer cette évidence : ce pays allait mal – et ses habitants tout autant. Partout c'était les mêmes visions désolantes, les mêmes traces visibles d'une activité économique paralysée, et surtout les mêmes preuves visuelles que les conditions de vie avaient régressé. Et toujours ces panneaux à vendre, à louer, à céder. *Enoikiazetai.*

Je ressentais également une impression difficile à quantifier, à mesurer avec précision. Elle tournait autour de l'attitude des Grecs eux-mêmes, de l'expression qu'affichaient leurs visages, de ce que renvoyaient leurs regards. J'y projetais peut-être ma propre mélancolie, j'y calquais sans doute le malaise qu'en tant que voyageur je sentais vibrer en moi, toujours est-il que ce que je voyais chez la plupart des gens que je croisais tenait de la tristesse, de la dépression. Les dos me semblaient voûtés, les dispositions lasses, les sourires difficiles à s'épanouir. Encore une fois, quinze ans plus tôt, la population grecque ne m'avait pas laissé une perception aussi chancelante.

De retour en France, pendant une année, je n'ai pourtant rien fait de tous ces instantanés du présent hellénique. J'ai poursuivi la lente élaboration de mon idée initiale, demeurant dans les plaisirs de la reconstitution mythologique. Mais le début d'une collection de photographies évoquant le sujet était là. « Collection » est le terme adéquat : j'avais démarré un

travail de collecte d'images. C'était là, bien là. Ce n'était qu'un début.

Pour lire l'intégralité de ce texte, c'est [ici](#).

## 2ème texte

---

### ***Pourquoi l'Europe ne comprend pas la crise grecque***

De Sophia Mappa  
(2012)

Rédition d'un article paru dans la revue *Le Débat* (N°171), Paris, éditions Gallimard

L'annonce d'une possible banqueroute de l'État grec n'en finit pas de susciter des réactions moralisatrices au-delà des mesures techniques adoptées par les autorités européennes. On aura évoqué, surtout dans les vieux pays protestants, la paresse des Grecs, leur corruption, leur clientélisme. À l'autre bout de l'échiquier politique, on a pu observer des réactions de la même nature, mais à l'envers. Ici, le « peuple grec » est présenté comme une victime du néo-libéralisme et les manifestations contre les mesures d'austérité sont considérées comme une résistance aux diktats du capital financier.

Ces réactions ont ceci en commun : elles occultent la nature de la crise de la dette grecque au lieu de contribuer à la clarifier. Celle-ci requiert, pour être appréhendée, l'analyse des facteurs sociaux internes qui la commandent. Le moralisme dénonce un coupable et désigne ses victimes. Pour les gardiens du temple néo-libéral, le coupable est le peuple grec, hérétique aux yeux du dogme et digne du bûcher. Pour les ennemis du néo-libéralisme, en revanche, les coupables sont la finance et ses alliés (la troïka) dont est victime le peuple. Dans les deux cas, on se passe de la

réflexion sur les mécanismes qui ont construit le système économique en place et sur les causes de la crise. De leur côté, les approches économiques et techniques, toutes tendances idéologiques confondues, disent le comment de la crise mais pas le pourquoi. Elles sont résolument « désencastrées » de la société et sont indifférentes à l'alchimie particulière de sens dans laquelle est enracinée l'activité économique de toute société.

On n'aura pas vu, depuis deux ans, une analyse de la société grecque qui pourrait nous éclairer au sujet de sa spécificité dans la construction européenne. Pourquoi le « sous-développement » chronique de la Grèce ? Pourquoi les efforts européens pour la « développer » échouent-ils depuis trente ans d'adhésion à l'Union européenne, et en dépit de deux siècles de tutelle occidentale sur le pays ?

Dans le texte qui suit, nous allons examiner l'hypothèse selon laquelle la crise grecque révèle l'incompréhension des élites européennes et plus largement occidentales quant aux mécanismes, aux imaginaires collectifs et aux pratiques sociales qui sont inhérents à l'univers libéral et auxquels la société grecque demeure en bonne partie étrangère. Cette crise n'a de nouveau que les formes et le contexte historique. L'inadéquation des structures économiques avec le niveau de consommation et le recours à l'endettement, l'inefficacité de l'État et des institutions politiques pour y faire face, la dépendance profonde, non seulement financière et politique, mais on oserait dire psychique du pays vis-à-vis de l'Europe, l'ambivalence des rapports collectifs avec cette dernière, les gesticulations des hommes politiques privés de projet politique et sans légitimité interne, la division des élites en deux camps opposés, les pro-européens et les anti, les révoltes sociales sans issue sont ancrées, en dépit des changements, dans

l'histoire du pays depuis la création de l'État grec au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Elles peuvent être éclairées, entre autres, par l'exploration de deux facteurs : en premier lieu, par la pérennité des soubassements anthropologiques hérités de l'Empire byzantin et consolidés dans l'Empire ottoman puis dans l'État grec. En second lieu, par les rapports instaurés avec l'Europe de l'Ouest et du Nord, à partir du XV<sup>e</sup> siècle, et plus particulièrement au XIX<sup>e</sup>. Ces permanences n'ayant fait l'objet d'aucun effort de pensée collectif pour les comprendre et les transformer, la société grecque les subit encore, au lieu de les maîtriser.

En effet, l'État grec mis en place par les chancelleries européennes au début du XIX<sup>e</sup>, suivant leur propre modèle institutionnel, ne correspondait ni à l'histoire, ni aux aspirations, ni aux forces productives et sociales agissant dans le territoire que cet État était censé gouverner. Les acteurs locaux, qui ont investi l'appareil d'État, ont évacué la question des transformations sociales, politiques, économiques, voire anthropologiques vertigineuses (et en réalité irréalisables) qu'impliquait ce modèle. Depuis deux siècles, les politiques européennes ont sans doute assuré la mise sous tutelle du pays, mais elles n'ont pas réussi à le transformer selon le paradigme occidental. Les politiques de la zone euro imposées en Grèce aujourd'hui seront aussi inefficaces qu'hier, à moins qu'un vaste mouvement de remise en question collective ne se déclenche. Et encore, même si cela arrive, il prendra du temps. C'est sur l'épaisseur historique des sociétés, sur leur diversité et sur les cheminements du changement que nous renseignent la crise grecque et les politiques européennes à son égard.

Pour lire la totalité de ce texte, c'est [là](#).